

Annuaire du Collège de France

122^e année

2021
2022

Résumé des cours et travaux



COLLÈGE
DE FRANCE
— 1530 —

PHILOSOPHIE DU LANGAGE ET DE L'ESPRIT

François Recanati
Professeur au Collège de France

La série de cours « Fiction, simulation, faire comme si » est disponible, en audio et vidéo, sur le site du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/cours/fiction-simulation-faire-comme-si>), ainsi que les colloques « Themes from the philosophy of Stephen Yablo » (<https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/colloque/themes-from-the-philosophy-of-stephen-yablo>) et « Frontières de la fiction » (<https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/colloque/frontieres-de-la-fiction/frontieres-de-la-fiction>), également le séminaire « Philosophie du langage et de l'esprit » (<https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/seminaire/philosophie-du-langage-et-de-esprit-11>), et les conférences « Fiction and the World » (<https://www.college-de-france.fr/fr/agenda/guest-lecturer/fiction-and-the-world>).

ENSEIGNEMENT

COURS - FICTION, SIMULATION, FAIRE COMME SI

Introduction

Dans la communication linguistique ordinaire, le locuteur dit quelque chose et l'auditeur, s'il juge son interlocuteur digne de foi, croit ce qu'on lui dit et intègre l'information à sa base de données. Dans la communication fictionnelle (celle, par exemple, qui s'établit entre l'auteur et le lecteur au moyen du texte de fiction), le destinataire fait comme si un interlocuteur digne de foi lui communiquait des informations, et il enregistre celles-ci dans un *compartiment mental séparé* où il bâtit une représentation complexe de l'univers fictionnel qu'on lui dépeint. Alors que la

représentation du monde perpétuellement mise à jour par notre cerveau guide notre comportement, la représentation de l'univers fictionnel n'a pas d'impact sur le comportement : elle est *déconnectée*, séparée de la représentation du monde que nous utilisons comme base de données pour agir.

Pour rendre compte de cette déconnexion des représentations secondaires, certains auteurs postulent un espace de travail séparé où on peut simuler les états mentaux ordinaires du premier niveau. Cette aptitude à « recréer » les états mentaux de premier niveau dans un espace de travail séparé et déconnecté nous permet de nous mettre à la place d'autrui afin de comprendre ou d'anticiper son comportement, mais aussi d'envisager et d'explorer des possibilités, notamment en planifiant notre comportement futur. On parle d'*imagination* pour tous les états ou actes mentaux déconnectés de la représentation primaire, c'est-à-dire les états mentaux qui se rapportent non au monde réel (celui dans lequel nous évoluons) mais à des mondes virtuels – ce que les philosophes appellent, depuis Leibniz, des « mondes possibles ». L'imagination joue un rôle essentiel dans la vie mentale, et l'étude de la fiction en fournit un observatoire privilégié.

Cours 1 - L'analyse de la fiction : problèmes et solutions

Le 4 février 2022

La fiction nous parle de choses (ou de personnes) qui n'existent pas. Comment cela est-il possible ? Le fait d'en parler ou d'y penser ne confère-t-il pas à ces choses ou à ces personnes une existence minimale ? C'est le problème de la *référence aux inexis-tants*. Un second problème est celui de la *généralisation existentielle*. Puisque Superman est, comme chacun sait, doté de super-pouvoirs et qu'il peut voler dans les airs, ne s'ensuit-il pas *qu'il y a* un individu qui peut voler dans les airs ? Mais que signifie ce « il y a », étant donné que Superman n'existe pas ?

Face au problème de la généralisation existentielle, les logiciens ont développé plusieurs stratégies. L'une d'entre elles consiste à nier que « il y a » implique l'existence, et donc à réinterpréter la quantification existentielle de façon à la rendre indépendante de tout engagement ontologique. Une autre option consiste à restreindre le principe de généralisation existentielle : pour valider l'inférence de la prémisse « *a* est *F* » à la conclusion « il y a un *x* qui est *F* » (interprétée de façon traditionnelle), on a désormais besoin d'une *seconde* prémisse établissant l'existence de l'individu *a* dont on dit qu'il est *F*.

Il y a d'autres façons de résoudre le problème de la généralisation existentielle, sans toucher à la logique. En philosophie du langage, on distingue la *forme grammaticale* d'un énoncé et sa *forme logique* (sa structure véritable, correspondant à l'information qu'il véhicule). Ce que dit véritablement un énoncé comme « Sherlock Holmes est un détective privé travaillant occasionnellement pour Scotland Yard », c'est que *dans les fictions de Conan Doyle* Sherlock Holmes est un détective privé travaillant occasionnellement pour Scotland Yard. Le préfixe « dans les fictions de Conan

Doyle » est laissé implicite, mais il joue un rôle essentiel. Du fait de sa présence, tout ce qu'on peut conclure par généralisation existentielle, c'est que *dans les fictions de Conan Doyle* il y a un individu qui est un détective privé et travaille occasionnellement pour Scotland Yard.

La distinction entre forme grammaticale superficielle et forme logique peut également être invoquée pour résoudre le problème de la référence aux inexistants : ainsi Russell analyse-t-il « Sherlock Holmes » comme une description définie déguisée et non comme un véritable nom propre. Cela permet de nier que, lorsqu'on emploie un nom fictionnel comme « Sherlock Holmes », on fasse véritablement référence à un individu particulier, et ainsi de sauver la thèse selon laquelle on ne peut faire référence qu'à ce qui existe. Une autre façon de sauver cette thèse consiste à soutenir que, lorsqu'on parle de Sherlock Holmes ou de quelque chose que l'on sait ne pas exister, on ne fait pas référence à un individu particulier mais on *fait semblant* – on fait comme s'il y avait un tel individu et qu'on y faisait référence.

Un troisième type de solution au problème de la référence aux inexistants relève de la métaphysique. Contrairement aux deux premières solutions, elle permet de maintenir que, lorsqu'on parle de Sherlock Holmes, *on fait bien référence à quelque chose*. Qu'il faille faire une place à une certaine variété ontologique, c'est ce que montre l'exemple des nombres et des objets abstraits. Pareillement, les personnages de fiction n'existent pas en tant qu'individus concrets dans la réalité, mais ils ont cependant un mode d'existence, distinct du mode d'existence qui caractérise les objets réels.

Cours 2 – Énoncés fictionnels et parafictionnels

Le 11 février 2022

Les différentes théories exposées dans le cours précédent ont chacune des limitations qui l'empêchent de prétendre à l'exclusivité; on ne peut donc pas éviter un certain éclectisme, c'est-à-dire le recours simultané à plusieurs des théories rivales en présence. Dans cet esprit, il faut commencer par distinguer trois types d'énoncés faisant intervenir un nom fictionnel comme « Sherlock Holmes », correspondant à trois types d'emploi du nom en question. Ces trois types d'énoncés sont : les énoncés fictionnels, les énoncés parafictionnels, et les énoncés métafictionnels (dont l'examen est remis à la séance suivante).

Les énoncés *fictionnels* sont les énoncés qu'on trouve dans la fiction : par exemple les énoncés de Conan Doyle lorsqu'il raconte les faits et gestes de Sherlock Holmes. Pour ces énoncés l'idée de faire semblant, de simulation, s'impose. Ces énoncés ne sont ni vrais ni faux, car l'auteur ne fait pas véritablement référence à un individu nommé Sherlock Holmes, et possédant diverses propriétés notables : il fait semblant.

Bien que ni vrais ni faux, les énoncés fictionnels créent ou instaurent des vérités fictionnelles. Si l'auteur écrit que Pickwick a une verrue sur la joue, alors il est vrai (dans la fiction) que Pickwick a une verrue sur la joue. Mais il y a d'autres vérités

fictionnelles que les vérités fictionnelles explicites instaurées par les énoncés fictionnels. Les vérités fictionnelles implicites correspondent à tout ce que l'on peut inférer des vérités fictionnelles explicites et des connaissances d'arrière-plan dont on est en droit de supposer qu'elles s'appliquent au monde de la fiction tout autant qu'au monde réel.

Une fois instaurées par le discours fictionnel, les vérités fictionnelles (explicites ou implicites) peuvent à leur tour être *rapportées* par des énoncés qui *décrivent* le contenu de la fiction et possèdent donc une direction d'ajustement « constative » et non « performative ». Ce sont les énoncés *parafictionnels*. Les énoncés parafictionnels sont les énoncés au moyen desquels on parle *de* la fiction, pour en restituer le contenu. Contrairement aux énoncés fictionnels, qui reposent sur le faire semblant et ne sont, de façon absolue, ni vrais ni faux (leur vérité est relative ou interne à la fiction), les énoncés parafictionnels comme « Sherlock Holmes est un détective » semblent vrais pour de bon – vrais de façon absolue, vrais tout court. On comprend ces énoncés comme véhiculant un préfixe implicite : « *Dans les fictions de Conan Doyle*, Sherlock Holmes est un détective ». La caractéristique des énoncés parafictionnels, c'est précisément qu'on peut ajouter le préfixe sans changer le sens, et, corrélativement, qu'on n'a pas d'hésitation à les réputer vrais ou faux, c'est-à-dire comme décrivant correctement ou incorrectement la réalité.

Cours 3 – Énoncés métafictionnels

Le 18 février 2022

Comme les énoncés parafictionnels, les énoncés *métafictionnels* aussi servent à parler *de* la fiction, et adoptent par conséquent une perspective externe. Eux aussi, corrélativement, sont jugés vrais ou faux, et non « ni vrais ni faux » comme les énoncés fictionnels qui reposent sur la simulation et ne portent pas sur la réalité. Contrairement aux énoncés parafictionnels, cependant, les énoncés métafictionnels visent non pas à restituer le contenu de la fiction (afin, par exemple, de renseigner quelqu'un qui n'a pas lu le roman mais souhaite savoir « de quoi ça parle »), mais à situer celle-ci dans le monde réel.

Un énoncé métafictionnel comme « Sherlock Holmes est un personnage de fiction inventé par Conan Doyle en 1887 » est intuitivement vrai, mais on ne le comprend pas comme véhiculant un préfixe implicite. On ne peut pas dire : « Dans les fictions de Conan Doyle Sherlock Holmes est un personnage de fiction créé en 1887 ». Pour ce type d'énoncé, la théorie qui semble la plus naturelle est celle que j'ai attribuée dans le premier cours à certains métaphysiciens. Selon cette théorie, le nom « Sherlock Holmes » dans ce type d'énoncé fait référence non à un individu de chair et d'os né d'un père et d'une mère, mais à *une entité d'une autre nature* : un personnage de fiction.

Un personnage de fiction est ce qu'on appelle une *entité dépendante*, dont l'existence implique nécessairement l'existence de l'entité dont elle dépend. En l'occurrence,

un personnage de fiction n'existe en tant que tel que parce qu'il est un des protagonistes de l'histoire que raconte une œuvre de fiction – il dépend donc existentiellement de cette dernière. Cette propriété distingue les personnages de fiction des personnes réelles, qui peuvent également être représentées mais dont l'existence ne dépend pas de celle de la représentation. Le personnage de fiction, ainsi entendu, est une création culturelle, de même nature qu'une mélodie, que la chanson *La Marseillaise*, et non une personne de chair et d'os.

Il s'ensuit que le nom « Sherlock Holmes » ne renvoie pas au même type d'entité dans un énoncé fictionnel et dans un énoncé métafictionnel. « Sherlock Holmes » désigne, *dans* la fiction, un individu de chair et d'os dont on fait comme s'il existait, mais il désigne aussi, dans le discours *sur* la fiction, le personnage qu'a créé Conan Doyle lorsqu'il a représenté fictivement l'individu de chair et d'os. Contrairement à l'individu de chair et d'os, qui est purement imaginaire et auquel on ne peut faire référence que de façon simulative, le personnage créé par Conan Doyle existe bel et bien et les critiques littéraires peuvent y faire référence de façon tout à fait sérieuse. Ces deux entités, l'individu de chair et d'os dont parle la fiction (comme s'il existait) et le personnage de fiction qu'elle crée effectivement en parlant de l'individu de chair et d'os sur le mode fictif, sont étroitement liées l'une à l'autre. L'emploi du même nom pour les deux choses n'a donc rien de surprenant et évoque d'autres cas bien connus de « polysémie ».

Cours 4 - Fiction et non-fiction

Le 11 mars 2022

Selon un courant de pensée associé à des auteurs comme Kendall Walton ou Gregory Currie, le type d'état mental que vise à produire un texte de fiction est la simulation de l'attitude doxastique (croyance ou jugement) que vise à produire un texte de non-fiction. Le destinataire d'un texte fictionnel n'est pas censé accepter (véritablement) ce qu'on lui dit – le tenir pour vrai – mais *faire comme si* : il fait comme si un interlocuteur digne de foi lui communiquait des informations, et il enregistre celles-ci dans un compartiment mental séparé où il bâtit une représentation complexe de l'univers fictionnel qu'on lui dépeint. Alors que la représentation du monde perpétuellement mise à jour guide le comportement du sujet, la représentation de l'univers fictionnel n'a pas d'impact sur le comportement : elle est *déconnectée*, séparée de la représentation du monde que le sujet utilise comme base de données pour agir.

Dans *Fiction and Narrative* (2014), Derek Matravers objecte au simulationnisme que la déconnexion censée couper les liens de l'état mental avec la perception et le comportement ne caractérise pas spécifiquement la fiction. Souvent ce qui nous est donné n'est pas directement une situation à laquelle nous sommes confrontés mais la représentation d'une situation. Pour comprendre une représentation, nous devons bâtir un modèle mental de la situation représentée, et nous faisons cela que

la représentation soit fictionnelle ou non. Si cette construction d'un modèle mental est ce qu'on appelle « l'imagination », alors l'imagination est impliquée dans la compréhension d'un texte journalistique tout autant que dans la compréhension d'un texte de fiction. Selon Matravers, toute représentation fait l'objet d'un traitement en deux étapes. À la première étape (commune) le destinataire imagine les situations dont on lui parle. À la deuxième étape, l'imagination se transforme en croyance (ou non croyance, si le destinataire est sceptique) dans le cas de la non-fiction, mais reste de l'imagination dans le cas de la fiction.

Selon les simulationnistes, c'est la croyance qui est la notion première sur le plan conceptuel : l'imagination résulte d'une opération sur la croyance, à savoir la simulation, dont Currie dit qu'elle déconnecte l'état mental en coupant ses liens avec la perception et l'action. Selon Matravers, l'imagination fictionnelle ne résulte pas d'une opération transformant un état de croyance en autre chose. L'imagination fictionnelle n'est rien d'autre que *l'absence* de l'opération qui, dans le cas d'un texte de non-fiction, transforme l'imagination en croyance. C'est la croyance qui, dans le cas de la non-fiction, résulte d'une opération spéciale : l'acceptation comme réelle de la situation décrite et l'intégration des informations fournies par le texte à la représentation globale du monde.

Mais une position de compromis est possible, plus ou moins en germe chez Matravers lorsqu'il dit que ce qui est donné dans la confrontation est imaginé ou simulé dans la représentation. Selon cette position de compromis, l'imagination impliquée dans la compréhension d'une représentation simule la croyance *et* (dans le cas de la non-fiction) débouche sur la croyance effective moyennant l'acceptation du contenu appréhendé à la première étape via la simulation imaginative.

Cours 5 – Frege ou Spinoza ?

Le 18 mars 2022

Dans le jugement, selon Frege, il y a deux choses : le contenu de pensée, que l'on « saisit » (conception), et une seconde opération mentale consistant à accepter le contenu, à le tenir pour vrai (jugement). Les contenus de pensée sont *intrinsèquement dénués de force* et donc « neutres » en l'absence d'une opération supplémentaire d'évaluation conduisant à l'acceptation ou au rejet. Dans la fiction, cette opération supplémentaire n'a pas lieu.

Comme l'ont fait remarquer tant Peter Geach que Michael Dummett, cette conception n'est pas la seule possible. Geach signale que pour Spinoza, les contenus de pensée sont intrinsèquement assertifs : on ne peut se représenter quelque chose sans poser sa réalité, sans l'affirmer. Dans ce cadre théorique, les cas où la force est absente peuvent être considérés comme des cas où la force intrinsèque du contenu est *annulée* ou *inhibée* par un élément de contexte. Cette position, réinterprétable dans une perspective simulationniste, a été redécouverte et développée ces dernières années par un groupe de philosophes du langage menés par Peter Hanks.

Du côté des psychologues également la théorie spinoziste a fait l'objet d'un regain d'intérêt. Daniel Gilbert oppose ainsi deux modèles du processus de fixation de la croyance. Selon le modèle cartésien, la conception vient en premier, elle relève de l'entendement. Le jugement, c'est-à-dire l'acceptation du contenu (ou son rejet), est une seconde opération, qui relève de la volonté. Dans le modèle spinoziste, en revanche, il n'y a pas de conception sans acceptation, mais un contenu conçu et donc accepté dans un premier temps peut être rejeté dans un deuxième temps.

Matravers défend le modèle cartésien en deux étapes (conception d'abord, acceptation ou rejet dans un deuxième temps) pour ce qu'il appelle « la représentation », distinguée de la confrontation perceptive. On peut toutefois aussi adopter une perspective spinoziste généralisée, c'est-à-dire *valable pour la communication tout autant que pour la perception*. Gilbert montre par des expériences que nous croyons par défaut les propositions que nous concevons ou comprenons, et qu'il faut un effort supplémentaire pour rejeter celles qui sont douteuses. Cette position rappelle celle du philosophe Thomas Reid, selon qui la crédulité est un instinct.

La théorie de Reid-Gilbert a été critiquée par Dan Sperber et ses collègues. Selon Sperber, loin d'être un instinct, la confiance que nous avons dans le témoignage des autres est rendue possible par une disposition qu'il nomme *vigilance* et qui consiste à contrôler en permanence, de façon automatique, la crédibilité tant de la source de la communication que des contenus communiqués. À nouveau, cependant, une position de compromis apparaît possible. On peut admettre, avec Reid et Gilbert, que les gens croient ce qu'on leur dit par défaut, de même qu'ils croient le témoignage de leurs sens par défaut, tout en reconnaissant l'existence de mécanismes de vigilance spécifiques pour la communication permettant d'atténuer les effets néfastes de la crédulité automatique en l'inhibant. L'inhibition doxastique peut, en outre, être présente dès le départ. Ainsi, lorsqu'on lit un roman, on sait qu'on lit un roman. On ne commence pas par croire ce qu'on lit avant de se rendre compte qu'il s'agit d'une fiction. La position de compromis reste cependant spinoziste du fait que l'état mental du sujet est analysé comme résultant de l'interaction de deux forces : la force doxastique, inhérente au contenu, et l'inhibition de celle-ci.

Cours 6 - Simulation fictionnelle et parafictionnelle

Le 25 mars 2022

Selon Merel Semeijn, nous disposons, outre notre représentation stable du monde réel, d'un *espace de travail* qui héberge notamment les représentations temporaires que nous construisons pendant notre immersion fictionnelle. À cette idée objecte le fait que la représentation du monde imaginaire bâtie pendant l'immersion dans la fiction peut être réactivée. Certains auteurs (comme Regine Eckardt) considèrent donc la représentation fictionnelle comme une représentation *permanente* et parallèle à la représentation principale (la représentation du monde qui guide le comportement). Dans cette conception il n'y a non pas un espace de travail unique servant

tour à tour à la représentation des divers univers fictionnels mais une multitude de représentations parallèles correspondant aux univers en question.

Semeijn répond que l'information véhiculée par un énoncé fictionnel a beau rester isolée et ne pas intégrer la représentation du monde qui guide le comportement du sujet dans le monde réel, néanmoins elle intègre la représentation principale indirectement *après enchâssement sous un opérateur parafictionnel*. L'algorithme qu'elle propose dans sa thèse est le suivant : si un texte est non fictionnel (et si l'information est crédible et la source fiable), on intègre le contenu de l'espace de travail à la représentation principale et on réinitialise l'espace de travail. Si le texte est fictionnel, on enchâsse le contenu de l'espace de travail sous l'opérateur « dans la fiction F » et on intègre *le résultat* (l'énoncé parafictionnel) à la représentation principale, après quoi on réinitialise l'espace de travail. La disponibilité permanente de l'information fictionnelle vient du fait qu'elle est représentée dans la base de données principale (la représentation du monde réel) sous forme d'information parafictionnelle.

Semeijn propose d'intégrer l'information parafictionnelle à la représentation principale parce que cette information est vraie ou fausse et concerne la réalité. Cela met les informations parafictionnelles sur le même plan que les informations métafictionnelles. Les informations *métafictionnelles* sont les informations *sur* la fiction, concernant par exemple son auteur, la date de sa production, sa diffusion ou son influence. Les informations parafictionnelles aussi sont des informations sur la fiction, et donc il est tentant de les considérer comme des informations métafictionnelles d'un type particulier. Ce qui les distingue est le fait qu'elles portent sur le *contenu* de la fiction.

Parce qu'ils dévoilent le contenu de la fiction, cependant, les énoncés parafictionnels portent à la fois sur le monde réel (à savoir la fiction et ses propriétés) *et* sur le monde imaginaire projeté par celle-ci. Les énoncés parafictionnels imposent une double perspective relativement à la fiction : une perspective externe, comparable à celle des autres énoncés métafictionnels, et une perspective interne comme celle qu'adoptent ceux qui s'engagent dans la pratique fictionnelle et qui se projettent dans l'univers imaginaire de la fiction. Les énoncés parafictionnels établissent donc un lien entre la représentation principale (où sont stockées les informations métafictionnelles sur la fiction considérée comme appartenant au monde réel) *et* l'espace mental séparé où sont stockées les informations sur l'univers imaginaire de la fiction. Dans cette conception les espaces fictionnels ne sont pas des espaces de travail temporaires, comme chez Semeijn, mais des représentations stables qui coexistent avec la représentation principale et lui sont liées à travers ces pointeurs qui associent une représentation (considérée comme une entité qui existe dans le monde réel) à son contenu conçu, lui, comme la projection d'un monde imaginaire auquel on a accès par la simulation.

SÉMINAIRES (EN RELATION AVEC LE COURS)

- Jérôme Dokic (EHESS, Paris) : « Sentiment de présence et réalité virtuelle », le 4 février 2022;
- Margherita Arcangeli (EHESS, Paris) : « Imaginer de l'intérieur », le 11 février 2022;
- Stacie Friend (université de Londres et Collège de France) : « Comme s'il y avait des personnages fictifs », le 18 février 2022;
- Michael Murez (Nantes Université) : « Les fichiers mentaux sont-ils transparents? », le 11 mars 2022;
- Dan Sperber (institut Jean-Nicod, Paris) : « Confiance et vigilances épistémiques », le 18 mars 2022;
- Grégory Bochner (École normale supérieure, Paris) : « Sens, connaissance et possibilité », le 25 mars 2022.

CYCLE DE CONFÉRENCES - STACIE FRIEND, *FICTION AND THE WORLD*

Stacie Friend, professeure de philosophie à Birkbeck College (université de Londres), spécialiste d'esthétique et de philosophie du langage, a été invitée par l'assemblée du Collège de France, sur ma proposition, à donner deux conférences sur la fiction dans le cadre de ma chaire. La première conférence, intitulée « The World in Fiction », s'est tenue le 10 février 2022. La seconde conférence, « Fiction in the World », s'est déroulée le 17 février 2022.

COLLOQUE - *THEMES FROM THE PHILOSOPHY OF STEPHEN YABLO*

Le colloque « Themes from the philosophy of Stephen Yablo », coorganisé avec Jean-Baptiste Rauzy (faculté des Lettres de Sorbonne Université) et l'UMR 8011 « Sciences, Normes, Démocratie » avec le soutien de la Fondation du Collège de France, s'est tenu au Collège de France les 8 et 9 décembre 2021 :

- Stephen Yablo (MIT) : « Science and nescience »;
- Daniel Rothschild (UCL) : « Beyond propositions: from Hamblin to Yablo »;
- Matteo Plebani (université de Turin) : « Predicative subject matter »;
- Max Kistler (université Paris-I Panthéon-Sorbonne) : « Reply to the exclusion argument in terms of proportional and specific causation »;
- Carolina Sartorio (université d'Arizona) : « A good cause »;
- Paul Egré (institut Jean-Nicod) : « Two kinds of partial truth »;
- Friederike Moltmann (université de la Côte d'Azur) : « Object-based truthmaker semantics for different clause types »;

- Gideon Rosen (université Princeton) : « Coincidence and consciousness » ;
- Kit Fine (université de New York) : « Is self-reference possible? » ;
- Seth Yalcin (UC Berkeley) : « Iffy knowledge and iffy existence ».

TABLE RONDE - FRONTIÈRES DE LA FICTION

La question des frontières de la fiction se pose du fait de ce que, paraphrasant Houellebecq, on pourrait appeler *l'extension du domaine de la fiction*. On a été jusqu'à parler de panfictionnalisme : tout serait fiction, ou tout au moins, tout discours serait fictionnel à quelque degré. Qu'en est-il au juste ? Quel critère de démarcation permet de distinguer le fictionnel du non-fictionnel ? Quelques professeurs du Collège de France, rejoints par d'autres collègues, se saisissent de la question et l'abordent en croisant les disciplines : histoire, philosophie, théorie littéraire.

Table ronde organisée avec le soutien de la fondation du Collège de France le 21 février 2022, avec la participation de Patrick Boucheron (Collège de France), Pascal Engel (EHESS), Stacie Friend (Birkbeck College et Collège de France), Françoise Lavocat (université Sorbonne Nouvelle), William Marx (Collège de France) et moi-même (Collège de France).

RECHERCHE

J'anime une équipe (« Esprit et Langage ») au sein d'une unité mixte de recherche du CNRS que j'ai dirigée de 2010 à 2018 : l'institut Jean-Nicod (UMR 8129). L'institut Jean-Nicod est hébergé à l'École normale supérieure (Ulm) et a pour seconde tutelle universitaire l'École des hautes études en sciences sociales, où j'ai été directeur d'études de 2008 à 2018. L'équipe « Esprit et Langage » comprenait, en 2021-2022, cinq doctorants et trois postdoctorants, l'une des doctorantes, Maryam Ebrahimi-Dinani, étant rattachée à la chaire Philosophie du langage et de l'esprit au titre de la bourse Anna-Caroppo de la Fondation du Collège de France, et un des post-doctorants (Louis Rouillé) y étant rattaché au titre de ses fonctions d'ATER au Collège de France.

Au Collège de France, la chaire Philosophie du langage et de l'esprit appartient à l'Institut de philosophie, dont fait également partie la chaire Métaphysique et philosophie de la connaissance (Pr Tiercelin). Dans le cadre de l'Institut de philosophie, j'ai mis sur pied, avec le soutien de la Fondation du Collège de France, un groupe de recherche inter-institutionnel qui organise des activités de recherche (séminaires, journées d'étude, ateliers). En 2021-2022, le séminaire de lecture bimensuel du groupe, coorganisé avec Michael Murez (Nantes Université), s'est poursuivi – en visioconférence, comme pendant l'année précédente – et l'atelier de recherche autour

de l'œuvre du Pr S. Yablo, reporté l'année précédente pour cause de pandémie, a pu finalement se tenir grâce aux efforts du Pr Rauzy (Sorbonne Université).

PUBLICATIONS

LIVRES

Recanati F., *Direct Reference: From Language to Thought*, traduction chinoise, Pékin, China Renmin University Press, 2021.

Recanati F., *Oratio Obliqua, Oratio Recta: An Essay on Metarepresentation*, traduction chinoise, Pékin, China Renmin University Press, 2022.

Recanati F., *Perspectival Thought: A Plea for (Moderate) Relativism*, traduction chinoise, Pékin, China Renmin University Press, 2022.

ARTICLES DE REVUE

Recanati F., « Transparent coreference », *Topoi*, vol. 40, 2021, p. 107-115.

Recanati F., « Understanding force cancellation », *Inquiry*, 2022, <https://doi.org/10.1080/0020174X.2022.2075920>.

CHAPITRE DE LIVRE

Recanati F., « Entertaining as Simulation », in M. Schmitz et G. Mras (dir.), *Force, Content, and the Unity of the Proposition*, Londres, Routledge, 2021, p. 112-135.